Charles Veillon : un patron humaniste

Autor(en): **Pidoux, Bernadette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **31 (2001)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-828276

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Charles Veillon: un patron

Il fallait avoir fin nez pour lancer une entreprise dans les années 1930 et la faire prospérer en pleine guerre. Mais en plus du sens des affaires, Charles Veillon avait une conception humaniste du travail. Un type de patron en voie de disparition.

Derrière le catalogue de prêt-à-porter Veillon qui revient périodiquement dans nos boîtes aux lettres, il y a une véritable saga familiale, une «success story» romande, comme on l'appellerait aujourd'hui. Au moment où le monstre froid de la mondialisation dévore les entreprises et les rend anonymes et impersonnelles, il est peut-être encore temps de se souvenir de ceux qui ont cherché à concilier éthique et commerce.

Pour les historiens, le journal intime que tint très régulièrement Charles Veillon est une véritable aubaine. Outre les anecdotes personnelles, on y perçoit les dilemmes d'un chef d'entreprise et les idées novatrices d'un patron qui pense que le travail enrichit l'homme dans tous les sens du terme.

Charles Veillon naît en 1900 dans une famille bourgeoise modeste, installée à Zurich. Son père travaille dans l'import-export, sa mère, cantatrice, donne des leçons de chant. Mais ce bonheur tranquille est brutalement remis en question. En 1913, Otto Veillon, le père, qui a alors 53 ans, se retrouve au chômage. Toute la famille déménage alors dans le nord de la France, où Otto a accepté un poste de comptable. Choc culturel pour Charles qui doit apprendre le français et se sent rejeté comme germanophone. S'il parvient à s'intégrer dans cette région, c'est grâce à l'église protestante et aux groupements de boy-scouts où il découvre l'esprit d'équipe, l'entraide et le sens du devoir.

En 1914, la famille Veillon est contrainte à l'exode. A Paris, Charles doit quitter l'école pour aider financièrement sa famille à bout de ressources. Mais son emploi dans un bureau l'ennuie. Au sein de l'Union chrétienne de jeunes gens, il fait connaissance de la famille Girard. Militant chrétien actif, André Girard décèle chez le jeune Charles de grandes qualités. Avant même qu'il n'épouse sa fille, André Girard lui offre une place dans son agence, Girard et Boitte, à la Chaux-de-Fonds. Cette petite entreprise de vente par correspondance permet à Charles de rentrer au pays, dans les années 1920. La maison ne comprend que sept employés qui s'activent dans un petit appartement de trois pièces.

Sur le catalogue de la maison Girard figurent des tapis, des batteries de cuisine, des bicyclettes, des machines à coudre et même des violons! «Quand je suis entré dans la maison, la direction m'a demandé de m'occuper d'un département nouveau, à créer, pour que je justifie mon travail, écrit Charles Veillon. J'ai accepté, en demandant quelques semaines de réflexion pour avoir le temps de m'initier au travail... J'ai choisi comme champ de travail la confection, ayant précédemment travaillé un peu dans le textile en France. Je pensais que ce rayon, qui en était à son tout début en Suisse pouvait faire son chemin.» Un pari audacieux et réussi, puisqu'en 1935 la confection va générer le 66% du chiffre d'affaires de l'entreprise, qui occupe 28 personnes.

En 1925, Charles Veillon épouse Rose-Marie Girard, dont le père vient de décéder. Charles devient associé, à raison de 18% des parts, ce qui limite beaucoup ses possibilités d'action. Dans les années 30, le jeune chef réfléchit à son rôle. Diriger, pour lui, c'est «imaginer, inspirer, centrer, ne pas s'occuper de la périphérie. Surveiller n'est pas faire peur, mais suggérer, éduquer. Intéresser les employés, les mettre au courant pour en faire des collaborateurs.» Une vision très moderne que n'appliquaient pas alors les entrepreneurs imbus de hiérarchie et de discipline souvent aveugle.

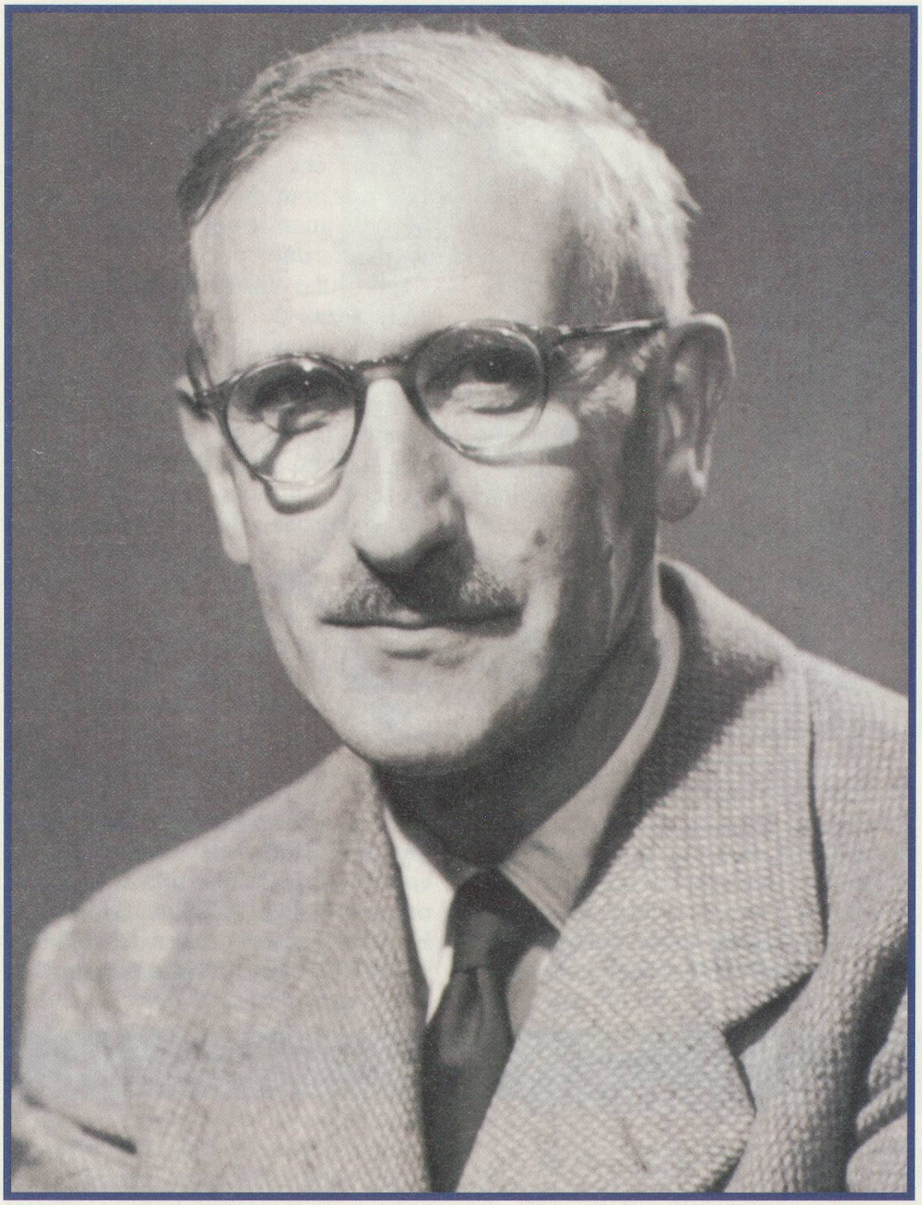
Ouvert d'esprit et sensible aux vertus de la communication, il crée un journal d'entreprise, *le Lien*, destiné à ses employés et le *Journal de la Maison Charles Veillon* pour ses clients. Mais il a fallu aussi une certaine audace et une vision claire à Veillon pour assurer la progression stupéfiante de ses ventes entre 1939 et 1945.

Le mécène passionné

Libre d'entreprendre son propre projet, Charles Veillon s'installe à Lausanne avec une centaine d'employés, à l'ancien hôtel Mont-Fleury. De 6,9 millions de francs en 1943, le chiffre d'affaires atteindra les 70 millions en 1971, date de la mort du patriarche du textile. Mais Charles Veillon, s'il est un habile capitaine d'industrie, est aussi un amoureux et un admirateur fervent des artistes de son pays. Mécène, il finance des domaines variés comme la recherche médicale, les arts, l'Université.

A l'époque, le mécénat n'était pas, comme le sponsoring actuel, une stratégie de communication visant à faire connaître une entreprise. Charles Veillon agit souvent anonymement, parce qu'il se sent investi d'une véritable mission. C'est ainsi qu'il préside des organismes culturels comme l'Orchestre de Chambre de Lausanne, qu'il fait un don généreux pour la rénovation de l'orgue de la cathédrale, qu'il est à l'origine d'un prix littéraire et qu'il soutient notamment le Centre européen de la

humaniste



Charles Veillon, un patron comme on en voit trop rarement

culture, lié à Denis de Rougemont. Charles Veillon regrette de n'avoir pu faire des études, alors il participe au financement d'une Maison d'étudiants, mais surtout il aime s'entourer d'intellectuels et d'artistes de son temps. Charles-Albert Cingria, Paul Budry, Géa Augsburg écrivent ou dessinent pour son journal. Ernest Ansermet lui est reconnaissant de son aide. Et puis il y a une foule d'anonymes, de jeunes gens entreprenants et d'artistes désargentés qui frappent à sa porte et sollicitent un appui. Pour peu que le projet tienne la route, Charles Veillon entrait toujours en matière, expliquait le professeur de philosophie Jean-Claude Piguet, «il était en effet possible d'aller chez lui avec un problème financier et de le lui expliquer (il fallait l'expliquer très soigneusement) et on recevait un chèque!» C'est ainsi que Charles Veillon soutint le tout jeune journal *Aînés*, l'ancêtre de *Générations*, dans une phase critique de son développement.

Travail et famille

Attaché à l'idée de continuité, Charles Veillon décide qu'un de ses fils reprendra l'affaire, qu'il veut conserver dans sa famille. Il conçoit son entreprise comme un patrimoine à transmettre. Mais le patriarche doit alors apprendre à céder son pouvoir et à remettre, entre les mains de son fils Jean-Claude, son petit empire. «J'avoue que ce n'est pas sans peine que j'accepte une certaine absence de responsabilités», écrivait le patron retraité en 1969. Peu de temps après, juste après le décès de Charles Veillon, l'entreprise s'installe à Bussigny, dans la banlieue lausannoise. Jean-Claude Veillon, puis Jacques Zwahlen, son beau-fils, l'actuel directeur, ont été marqués par la figure du fondateur et par ses exigences éthiques.

En été 1943, Charles Veillon écrivait: «Je voudrais arriver à prouver que l'on peut être commerçant honnête, même dans notre branche, la vente à crédit, si âprement combattue et décriée; gagner en payant largement ses subordonnés, être autant patron que père de famille et forcer ceux-ci à collaborer entre eux dans le même esprit, malgré l'égoïsme qui les anime si fréquemment.» Ailleurs, il ajoutait: «Pour être humain, un chef doit commander en tenant compte qu'il a affaire à des êtres humains qui ont chacun une âme, une pensée, des besoins différents. Pour commander il faut aimer.» Un beau programme.

Bernadette Pidoux